



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU
- ◆ Me comprometo a utilizar esta copia privada sin finalidad lucrativa, para fines de investigación y docencia, de acuerdo con el art. 37 del T.R.L.P.I. (Texto Refundido de la Ley de Propiedad Intelectual del 12 abril 1996)

CHAPITRE II

L'individu biologique

Posé à propos de la matière brute, le problème de l'individu est insoluble. Il se heurte à deux obstacles. Le premier est notre impuissance à déterminer l'*ultime élément*. Quelque petit qu'on le conçoive, un volume n'est-il pas encore divisible, et par conséquent composé ? Ce qu'hier on qualifiait d'atome apparaît aujourd'hui comme un système solaire en miniature. Mais l'électron, qu'on donne pour l'élément de ce système, n'en serait-il pas un à son tour ? Le problème recule à l'infini. L'autre difficulté, c'est que de la matière nous n'appréhendons jamais *que l'extérieur*, à savoir ses actions multiples sur nos sens, mais qu'il nous est impossible de nous mettre à sa place, lui imaginer *un dedans*, sentir ce qu'elle est pour elle, — et savoir même si elle est « pour elle ». La seule individualité que nous puissions prêter à l'atome est celle (toute formelle) du tourbillon, qui, tant qu'il dure, fait agir comme un être unique les éléments qu'il englobe, mais qui les rend au multiple et à l'anonyme quand se pervertit sa formule d'involution. Aussi

longtemps que les électrons se trouvent disposés en des combinaisons qui systématisent leurs mouvements, la molécule existe. Cesse l'harmonie, la solidarité de leurs girations ; la matière s'évanouit en une poussière qui pratiquement équivaut pour nous au néant. Aux yeux du physicien d'aujourd'hui, l'atome n'est plus un irréductible, un individu ; ce n'est qu'un assemblage à formule occasionnelle et précaire. La matière se fait et se défait.

Mais à présent quittons l'atome, et (sans chercher où il commence) avançons dans *le monde des vivants* ; instantanément la notion d'individu devient moins obscure.

Végétal ou animal, unicellulaire ou pluricellulaire, tout vivant est constitué par un *corps* ; et tout corps apparaît comme l'union temporaire de principes opposés : le multiple et l'un, la transformation et la continuité. La moindre cellule vivante comprend un nombre incalculable d'atomes (voilà la multiplicité). Mais ces atomes sont intégrés en un système qui les rend solidaires, les met chacun au service de tous : leur interdépendance, leur mutuelle subordination, voilà l'unité. Tout corps est un *outil*, dans lequel chaque élément a sa fonction propre et n'a de raison d'être que son apport à l'œuvre commune. Ici, ce qui constitue l'unité, c'est le *plan structural*, à formule précise, qui maintient les parties assujetties et harmonieuses. — D'autre part, tout corps est l'enjeu d'une lutte sans trêve : tous ses éléments ont été laborieusement conquis sur son ambiance ; et incessamment entre

cette même ambiance et la construction déjà faite se poursuit un échange tel qu'en peu de temps la totalité des éléments primitifs se trouvent remplacés par d'autres ! Bien plus, tout corps grandit ; il lui arrive même (chenille devenant chrysalide, puis papillon), d'avoir modifié considérablement sa structure : il n'en est pas pour cela devenu « un autre » ! Au travers du flux des éléments, quelque chose donc s'est maintenu : une *forme*, — non pas une forme statique, installée immobile une fois pour toutes, mais une forme plastique, conquérante et progressive, qui en son intime est une *force*. Voilà pourquoi l'on a pu dire que vivre, c'est perpétuellement faire effort, et que pour tout vivant l'existence est une victoire incessamment menacée, se terminant fatalement par une défaite sans reprise. La mort est l'évanouissement du combattant, et la dispersion quasi-instantanée de ses coûteuses conquêtes. Il semblerait que le lutteur n'ait cherché qu'à traverser la matière, pour la mettre un moment sous l'étreinte qui lui fasse réaliser ses fins, et la quitter ensuite pour la laisser à d'autres. Mais, c'est parce qu'elle introduisait un mode particulier de travail que cette force s'est d'abord façonné l'outil approprié qui fut son corps. On peut donc dire, sous cet aspect, qu'elle était porteuse d'une sorte de *dessin*. Et, d'autre part, la conduite qu'elle a développée s'est déroulée en une suite de phases qui ne furent pas identiquement celles d'une autre (combien sont différentes les vies de la pâquerette, de la sole, du moustique et du chat !). On ajoutera donc que

cette même force était encore porteuse d'une sorte de *programme*.

Mais un fait essentiel vient compliquer singulièrement cette notion de l'individu : le fait de la *génération*. Ce fait universel n'invite-t-il pas à ne voir dans l'individu qu'un échantillon, qu'un spécimen de sa race ? Celle-ci le porte, et il la porte ! Ils sont immanents l'un à l'autre. En quoi donc, au juste, se distingue-t-il d'elle ?

Pour les partisans de la génération spontanée, la question n'existe pas. Le vivant que Lucrece voit se former un beau jour dans le limon, et Haeckel dans la boue marine, est évidemment sans ancêtre. Son individualité ne peut être qu'un commencement absolu. Mais, (sans prétendre résoudre le problème de la toute première origine de la vie), la science contemporaine a définitivement justifié le vieil adage : « *Omne vivum e vivo*. » Nulle part l'expérience ne montre un vivant qui ne procède d'un vivant. La race, qui a produit l'individu, le traverse pour en produire d'autres. Ne semblerait-il pas que notre terre fût un vaste champ clos où sans arrêt des *racés* rivalisent et s'affrontent, elles seules « comptant », car les individus ne seraient que les points de l'espace et du temps où elles affirment leur présence et leur effort continu d'expansion et de pérennité ? Ceux-ci sont-ils vraiment autre chose que les anneaux éphémères au travers desquels les races se poursuivent ? Mais, si tout vivant n'est qu'un des moments de sa race, son individualité n'est-elle pas illusoire ?

A l'expérience de fournir la réponse.

Remarquons d'abord que la reproduction, si elle est un fait universel, n'en comporte pas moins un processus multiple. La bactérie se reproduit par bipartition ; le géranium par bouturage ; le fraisier et le robinier par provignement ; et à côté de la multiplication par simple surabondance, (qui est celle des asexués et des hermaphrodites), est la reproduction par conjugaison des individus sexués. — Comme la nutrition et la locomotion, la génération est donc une fonction qui admet des formules variées, un problème vital comportant de nombreuses solutions. Chaque race a adopté et perfectionné celle qui répondait le mieux à ses fins et à ses conditions d'existence. Nous laissons aux biologistes le soin d'en dresser la liste.

Mais, quel que soit le mode de l'acte générateur, à quoi aboutit-il ? A deux résultats inséparables : la *formation d'un individu* et la *transmission de la race même*.

Notons d'abord que ce n'est pas *son corps* que donne le générateur : ce qu'il produit en est seulement un double, vu que lui-même continue de vivre, et n'est diminué en rien par le dégagement de son produit. C'est sur ses réserves, son surplus, que s'est édifié en miniature le corps qui réédite sa structure et son programme. On dirait que le même élan qui avait, en s'incarnant, modelé et manœuvré le générateur, sursaute, rebondit, pour répéter le même travail. Ce qui passe de l'un à l'autre, ce n'est pas la matière, mais *la formule constructrice* et *l'énergie*

spécifiée qui reprendra son cycle propre d'actes et de fonctions. Tel est, disons-nous, l'individu nouveau : être qui tient tout entier en une étroite portion d'espace et dont l'activité tiendra tout entière en un laps insignifiant de temps. Or, c'est précisément cette *double insertion* qui fait son individualité. Ce n'est pas en un lieu quelconque ni en un temps quelconque qu'il apparaît, mais sur un point et à une date qui ne furent pas exactement ceux de ses antécédents, qui lui poseront donc des problèmes d'adaptation qui ne seront pas tout à fait les leurs, et solliciteront sa modique part d'initiative et d'innovation. *Sa part de plasticité, voilà ce qui fait l'individu*. Au type hérité (de structure et de conduite), il peut ajouter sa modique retouche. Celle-ci est son œuvre propre ; le reste n'était que l'obscur routine de la race.

Sans doute ; mais la race ne peut traverser les temps qu'en se réalisant perpétuellement en des individus. Dans une Nature qui se transforme sans arrêt, la race ne peut survivre (c'est-à-dire s'adapter) que si, par les individus qui la portent, elle entre dans le détail infime et toujours changeant de la lutte. C'est par l'individu qu'elle « *s'éclaire* » dans son avance et dans son combat. Et son terme, après tout, n'est-ce pas l'individu, — ou plutôt la myriade des individus ? Son œuvre, son but, ce sont eux.

La race ne se sépare donc pas de l'individu qu'elle a jeté à la lumière ; elle lui demeure étroitement attenante. Elle le manœuvre à son intime par *l'instinct*. Mais lui, à son tour, réagit sur elle ; et,

dans une certaine mesure, en dispose. Elle le mène, sans doute ; mais en revanche il dépend de lui qu'elle s'affine ou qu'elle dégénère, qu'elle prospère ou qu'elle s'éteigne. N'en est-il pas, à son tour, le transmetteur semi-volontaire ? Sur sa descendance, il marque sa modique empreinte. Quelque chose de lui s'inscrit dans sa race.

Celle-ci ne se modifie que parce qu'elle accumule en elle l'œuvre infime des individus ; et c'est ainsi qu'elle les prolonge. Chacun d'eux peut être le point de départ de cette bifurcation de sa race qu'on appelle une *variété*. Et dans les espèces sexuées, où les hérédités s'entrecroisent, qui peut inventorier dans le nouveau-né l'apport des multiples ancêtres ? C'est là surtout, en raison des croisements incessants, que les individus sont le plus disparates et originaux. C'est donc là que l'évolution de la race est le plus riche, le plus rapide et le plus accentuée.

Toutes ces remarques (que chacun sait) le psychologue doit les avoir présentes à la pensée quand il aborde l'étude de l'individu humain. Il ne renouvelera pas l'erreur de Condillac, en méconnaissant que tout homme est chargé d'un passé ancestral et qu'il est inséré dans une lignée qui le devance et qui le suit.

Comme tout vivant, l'homme ne s'explique pas seulement par ce qui l'entoure, mais plus encore par ce qui le précède et la direction qu'il subit et qu'il poursuit. C'est pourquoi nous disons à nouveau qu'à son observation se doit ajouter son histoire.